

Dirk Weissmann

## Faire corps avec le français, contre l'obsession identitaire et les inégalités raciales, sociales, genrées

La présente contribution consiste en une lecture critique de l'avant-dernière œuvre écrite par Shumona Sinha à ce jour, *L'autre nom du bonheur était français*, parue en octobre 2022 chez Gallimard. Ce livre s'apparente en majeure partie à une autobiographie linguistique, où l'autrice décrit son adoption du français comme langue non seulement d'écriture mais langue « vitale ». En dressant son autoportrait comme « francographe », Sinha accorde une place primordiale au corps, aux liens entre le corps et le langage et la langue française en particulier. Loin d'être un simple outil de communication, le français incarne pour l'autrice une manière d'être, d'habiter le monde, de le vivre dans sa chair. Or, le « bonheur » du français se conjugue au passé ; ainsi, ce récit autobiographique s'avère être l'histoire d'une profonde désillusion, désillusion qui s'enracine également dans son corps. Car, si l'inscription de la langue dans le corps peut conférer à celle-ci une dimension existentielle, voire universelle, le lien indissociable entre le sujet parlant et sa parole fait que la maîtrise de la langue ne protège nullement contre la discrimination, la haine, l'exclusion.

« [E]n continuant d'écrire dans la langue de ces pays, en continuant de rendre hommage à ces langues, ne contribuons-nous pas, sur le plan culturel, à perpétuer la servitude néocoloniale et les réflexes de soumission ? » (Nguigi 2011, 56)

### 1. Introduction

Mon regard sur l'œuvre de Shumona Sinha n'est pas celui d'un spécialiste de la littérature de langue française, mais celui d'un germaniste et comparatiste franco-allemand qui travaille sur les écritures interculturelles et sur le plurilinguisme en littérature. Je vais par conséquent essayer d'éclairer cette œuvre par des concepts et outils issus de ce champ d'études. Ma contribution consistera en une lecture critique de l'avant-dernière œuvre écrite par notre écrivaine, *L'autre nom du bonheur était français*, parue en octobre 2022 chez Gallimard. Ce livre s'apparente en majeure partie à une autobiographie linguistique, où l'autrice décrit son adoption du français

comme langue non seulement d'écriture mais langue « vitale », selon ses propres termes (ANBEF 14). On pourrait également parler d'autothéorie (Fournier 2022) par rapport à cette tentative de conceptualiser son rapport au langage, aux langues. Il s'agit de l'histoire d'une « transfuge de la langue », selon une expression fréquemment utilisée (Dion/Lüsebrink/Riesz 2002; Porra 2011), mêlée de réflexions théoriques. Je me permettrai ainsi de laisser de côté l'univers proprement fictionnel de l'autrice (et donc, en quelque sorte, le « cœur » de son œuvre), quand bien même il serait intéressant, voire nécessaire, dans un deuxième temps, de comparer l'autothéorie avec l'autofiction.

Pour ce faire, je vais procéder en trois temps : dans un premier temps, c'est l'identification heureuse de l'autrice avec le français, langue de bonheur, qui sera au centre de mon propos. En dressant son autoportrait comme « francographe » (ANBEF 137), Sinha accorde une place primordiale au corps, aux liens entre le corps et le langage – et la langue française en particulier. Loin d'être un simple outil de communication, le français incarne pour elle une manière d'être, d'habiter le monde, de le vivre dans sa chair. Le développement d'un lien exclusif à la nouvelle langue devient un vecteur d'émancipation, de liberté, de réalisation de soi, en tant qu'écrivaine, mais aussi en tant que femme. Cette première partie de ma communication sera placée sous le signe du concept d'*exophonie* entendue comme la possibilité d'échapper aux déterminismes de sa langue natale pour renaître dans une langue d'adoption.

Or, le bonheur du français évoqué par le titre du livre se conjugue au passé, et ce n'est pas un détail. Les espoirs que l'écrivaine avait placés dans le français seront déçus face aux limites de l'hospitalité de cette langue, apparues au grand jour depuis 2015 au plus tard. Comme Sinha le décrit dans son livre, l'idéal de la langue française qu'elle s'était construit se voit radicalement remis en cause par la montée de la violence raciste et patriarcale qu'elle doit subir en tant que femme racisée vivant en France, y compris au sein du milieu littéraire. Langue surdéterminée par des enjeux historiques, culturels, identitaires, à l'instar de toute langue nationale, le français n'est pas la *lingua franca* que l'autrice avait imaginée, rêvée. C'est ce concept de *lingua franca*, entendu comme utopie, illusion même, qui sera au centre de ma deuxième partie.

Le récit autobiographique de Shumona Sinha s'avère donc être l'histoire d'une profonde désillusion, désillusion non seulement linguistique,

mais liée directement à son corps, à la fois comme ancrage de la parole et comme image sociale. Si l'inscription de la langue dans le corps du sujet écrivant peut conférer à celle-ci une dimension existentielle, voire universelle, le lien indissociable entre le sujet parlant et sa parole fait que la maîtrise de la langue ne protège nullement contre la discrimination, la haine, l'exclusion. Il faut insister sur cette double dimension du corps entre rêve d'universalité et réalité du racisme. Vu sous l'angle de l'*universalisme*, qui est le concept-clé de ma troisième partie, le livre raconte également l'histoire d'une trahison par les promesses de l'universalisme à la française. De ce point de vue, le livre est hautement politique, par sa manière d'interroger la capacité des « belles lettres » à résister aux discours identitaires et aux inégalités qui minent la société.

## 2. L'exophonie ou le bonheur

Le premier concept issu du champ d'études de la littérature interculturelle et plurilingue par lequel je voudrais aborder l'œuvre de Shumona Sinha est celui d'*exophonie* (Arndt/Naguschewski/Stockhammer 2007). Ce concept traduit en quelque sorte le moment de bonheur contenu dans le titre du livre. Utilisé principalement par la critique allemande, le mot d'exophonie fait écho à l'exil, au fait de se situer « en-dehors » de son territoire d'origine. Comme dans la notion d'exil, le préfixe *ex-* marque la sortie, la séparation, en l'occurrence la sortie hors de la langue maternelle (voir Weissmann 2019). L'exophonie désigne ainsi le fait d'écrire en sortant du naturalisme monolingue qui a longtemps dominé la littérature européenne, notamment allemande. L'écrivain s'exclut volontairement d'une communauté linguistique close et centrée sur elle-même, en éprouvant, à travers une diversification linguistique, d'autres modes d'appartenance, d'identification.

L'adoption du français par Sinha correspond d'abord à la sortie d'un état de subordination inscrite dans la langue-culture de naissance, le bengali. Il s'agissait de s'émanciper d'un destin qui n'était pas choisi mais imposé. Un destin qui aurait impliqué le fait de vivre comme dominée : « La langue française m'a libérée en tant que femme, en tant qu'écrivaine. L'écriture est devenue ma façon d'être et ma raison d'être. » (ANBEF 117) Et de continuer : « Écrire en français ôte le poids de la tradition d'une

société indienne patriarcale, de plus en plus nationaliste, en proie au fondamentalisme hindouiste et à la censure.» (ANBEF 117) En adoptant le français, elle s'est «échappée de la hiérarchisation linguistique du bengali, de ses silences, sa paresse et sa désinvolture, du poids de ses traditions, de la censure et de l'autocensure qu'il impose et inculque.» (ANBEF 117) Le choix de l'anglais, langue coloniale, impériale (ANBEF 117), en revanche n'aurait pas été suffisant pour sortir de la position de dominée, comme elle le fait remarquer.

Comme elle explique à un autre endroit: «L'ambition était de vivre libre, détaché de la gravitation des lois sociales.» (ANBEF 57) Ce qui frappe particulièrement, c'est la dimension charnelle de son lien au français telle qu'elle apparaît dans ses descriptions.<sup>1</sup> Elle parle d'une «cohésion parfaite», d'une «fusion entre corps et pensées. Entre langue et vie.» (ANBEF 75) Venant d'un pays plurilingue, elle aurait pu adopter un lien pragmatique, pluriel aux langues, mais c'est justement un lien exclusif, charnel qu'elle manifeste: «La langue était là, au cœur des choses, dans le corps en action.» (ANBEF 75) Cette «fusion» a eu lieu tôt, comme elle écrit: «Dès le premier cours à l'Institut de langues étrangères de Ramakrishna Mission, il n'existait plus rien ni personne entre la langue française et moi.» (ANBEF 51) Un jour, elle s'est aperçue que «la langue française avait franchi le seuil de la nuit et avait envahi [s]a conscience, [s]es pensées, [s]on corps debout, éveillé, lavé de rêve.» (ANBEF 73) Langue et corps sont donc intimement liés, inséparables. Le français, devenu langue de l'amour «s'inscrivait ainsi dans [s]a chair» (ANBEF 106) Elle parle à ce sujet d'une véritable «volupté linguistique» (ANBEF 99), qui fait le lien entre la naissance de l'écrivaine et l'émancipation de la femme: «Le corps et les mots se sont entremêlés, altérés, fusionnés.» (ANBEF 64)

### 3. La *lingua franca* ou l'illusion

Le deuxième concept par lequel je voudrais éclairer l'autobiographie linguistique de notre autrice est celui de *lingua franca*. Ce concept tient la place de l'utopie, voire de l'illusion sur laquelle est bâti le bonheur du français. La *lingua franca* désigne à l'origine une langue véhiculaire uti-

---

<sup>1</sup> Sur le lien entre le corps et plurilinguisme, voir Admiral/Lipiansky 2015.

lisée par des individus aux origines très diverses afin de communiquer au sein d'un groupe hétérogène (Dakhli 2008). Le terme est également utilisé par certains critiques pour décrire un mouvement par lequel les langues nationales deviendraient plus ouvertes à l'accueil de la diversité, notamment en littérature. La littérature écrite par des écrivains venus d'ailleurs, non natifs, transformerait la langue nationale en langue pour toutes et tous (voir Yildiz 2012). Or, cette évolution vers le concept de *lingua franca* exigerait en théorie que cette langue ne soit la langue maternelle ni la langue nationale de personne, mais un pur moyen de communication, sans rapports de force implicites. En effet, ce serait la condition nécessaire pour évacuer les enjeux identitaires dans l'usage de la langue, comme c'était le cas du latin pour les humanistes ou de la langue commerciale méditerranéenne appelée *sabir*. Toutefois, la situation de la langue française semble toute autre.

Dans un premier temps, l'adoption du français par l'autrice va de pair avec une renaissance: «Écrire en français c'est renaître dans la langue française.» (ANBEF 109) Shumona Sinha décrit son «corps d'Indienne» comme le simple support d'une langue devenue la véritable essence de son être: «Mon corps d'Indienne est la coquille dans laquelle mûrit la sève française.» (ANBEF 109) Si le français a su captiver l'autrice, c'est que cette langue s'est présentée comme accueillante, hospitalière: «Le français m'a donné accès à l'abondance, au dépassement du moi, à la volupté. Le français m'a permis de me connaître moi-même, de découvrir une complexité insoupçonnée, et de m'outrepasser», écrit-elle (ANBEF 117-118).<sup>2</sup> Cette langue est en effet apparue comme un moyen de dépasser les assignations identitaires: «Je suis venue à la littérature non seulement pour traverser les frontières mais aussi et surtout pour les voir effacer. Je suis venue à la littérature car l'idée de la frontière m'était déjà devenue obsolète.» (ANBEF 136)

Cependant, cette idée d'une libération par le français se heurte aux enjeux identitaires inscrits dans la langue française comme langue nationale renvoyant au fantasme du français de souche.<sup>3</sup> Au milieu du livre, vers la page 118, apparaît une rupture, une cassure: «non seulement le français de la rue, mais le français de l'écriture me sont apparus salis,

<sup>2</sup> Sur l'hospitalité des langues, voir aussi Gasquet/Suárez 2007.

<sup>3</sup> Sur les liens entre langue(s) et nation, voir Baggioni 1997.

cassés, éhontés» (ANBEF 118), peut-on lire. L'impossibilité de libérer la langue de l'emprise de la race et du genre est apparue plus tôt déjà, comme elle le relate: «certaines personnes, paradoxalement, voyaient moins en moi l'écrivaine que l'immigrée.» (ANBEF 84) D'un vecteur d'émancipation, la langue française devient un nouveau moyen de domination, tel est le constat amer: «Le genre est d'emblée un instrument de sanction, le genre racé devient un moyen supplémentaire de discrimination.» (ANBEF 121-122) Elle se voit soumise à des mécanismes d'exclusion plus ou moins subtils, mais porteurs d'une grande violence: «Est-ce qu'on imagine la violence de ce geste qui m'ôte ma langue d'écriture, ma langue vitale, qui me renvoie à la frontière?» (ANBEF 148)

Les expériences de Sinha, directement liées à son «corps d'Indienne» (ANBEF 109), entretiennent naturellement des liens étroits avec la problématique (post)coloniale en général, en Afrique et ailleurs (voir Nguigi 2011). Ses observations débouchent ainsi sur une critique de la francophonie proche de ce qu'on peut lire dans le manifeste pour une «littérature-monde en langue française» publié en 2007 (Le Bris/Rouaud 2007; voir aussi Maïssa 2019). Ainsi elle écrit: «La francophonie nous a grandement servis. Elle nous a permis de mettre en lumière des écrivains de tous horizons. Mais il est temps de l'outrepasser.» (ANBEF 137) La France est si fière de ces écrivains qui ont adopté le français comme langue littéraire, et pourtant elle ne les traite pas sur un pied d'égalité avec la littérature «de souche».

Ce qui vaut pour les «hommes blancs» que sont des auteurs tels que Beckett, Cioran et Kundera, vaut d'autant plus pour des écrivains issus de pays «exotiques». Sinha constate que la francophonie peut aisément redevenir un dispositif (néo)colonial quand ses livres «sont aujourd'hui encore placés au rayon «littérature étrangère» de certaines librairies françaises.» (ANBEF 148) La francophonie est justement autre chose qu'une *lingua franca* ouverte à tous, mais un espace littéraire fortement hiérarchisé, divisé entre le centre et la périphérie (voir Casanova 2008), comme elle admet: «Ma francophonie n'est pas seulement une histoire de langue, elle est indissociable des paramètres de genre et d'ethnie. Elle se situe dans le système pyramidal postcolonial que j'essaie d'aplanir.» (ANBEF 158) Elle a beau avoir adopté le français, elle se voit constamment renvoyée à ses origines, réelles ou supposées, quand on lui demande: «Est-ce que j'écris directement en français? Est-ce que je pense vraiment en fran-

çais ? Est-ce que je ne traduis pas plutôt, même inconsciemment, depuis le bengali ou l'anglais en voulant écrire mes livres en français ? Ne suis-je pas, au fond, une autrice anglophone ? » (ANBEF 145)

#### 4. L'universalisme ou la trahison

Le dernier concept par lequel je voudrais aborder la position de Shumona Sinha est celui d'*universalisme*. Il nous fait définitivement passer du domaine de la langue vers le domaine de la vie sociale et de la politique. L'universalisme à la française et ses promesses (voir Fassin/Fassin 2006 ; Renaut 2009) incarnent en quelque sorte l'expérience de trahison racontée dans le livre de l'autrice. Si la littérature-monde en langue française se heurte aux enjeux identitaires de la langue, l'idéal universaliste échoue face à la réalité du racisme dont l'écrivaine est victime et qui se renforce d'année en année. L'inscription de la langue dans le corps, qui était d'abord source de bonheur, se retourne pour ainsi dire contre l'autrice dans la mesure où ce corps de femme racisée est l'objet de préjugés, de rejet, voire d'exclusion.

Sinha ne semble pas abandonner l'espoir que l'œuvre littéraire puisse agir « comme un barrage contre les vagues sales et salissantes de la bêtise humaine », comme elle l'écrit (ANBEF 135). Le projet consiste à « dépoliariser, décentraliser la francophonie. Il faut la voir éparpillée, multiple, fragmentée. Toute œuvre écrite en français est de la littérature française. » (ANBEF 159) Or, elle est consciente d'avoir été trahie par la francophonie et ses promesses d'universalisme grâce à l'adoption de la langue française : « Ce rêve, mon rêve, semble aujourd'hui bafoué. Ces possibilités des choses, menacées. » (ANBEF 189) La rupture entre le rêve d'antan et la réalité actuelle prend la forme d'une date. C'est depuis janvier 2015, depuis l'attentat contre la rédaction du journal satirique *Charlie Hebdo*, que le pays lui semble succomber à « l'obsession identitaire ». (ANBEF 178) Le constat est aussi terrible que clairvoyant : « Sur la place publique, nous sommes scrutés, jugés, étiquetés, nous qui avons un taux de mélanine élevé dans la peau. Nous sommes en quarantaine. Une clôture électrique invisible est dressée autour de nous. » (ANBEF 178-179) La racisme devient omniprésent : « La suprématie de la race blanche, c'est ça. Sans qu'elle devienne le projet politique fasciste d'une nation, elle est

là chez une grande majorité du peuple, comme un sentiment diffus de supériorité et de légitimité en toute circonstance.» (*ANBEF* 185)

La France semble désormais incapable de concevoir l'universel. L'autrice constate que « [l]a caractéristique ethnique envahit et contamine tout le dialogue » (*ANBEF* 139). La littérature n'est pas épargnée. Elle remarque que, chez les gens de lettres, « l'idée de la racine demeure indéracinable [...]. Ils ont un avis très précieux sur ce qui est de chez eux, sur ce qui ne le sera jamais. » (*ANBEF* 136) Et de compléter: « je ne pensais pas que la scène littéraire française puisse être atteinte par l'hystérie identitaire » (*ANBEF* 148). Elle fait désormais partie « des écrivains français ayant une gueule d'étranger » (*ANBEF* 138). La régression se fait sentir par la comparaison avec d'autres pays: « À l'étranger je suis accueillie en tant qu'écrivaine française. En France, pour beaucoup, je suis une écrivaine étrangère. » (*ANBEF* 139) Cette exclusion rejaille directement sur l'imaginaire de sa langue: « D'une langue vitale, le français m'est devenu une langue assassine. Elle me donne chaque jour des coups de couteau au flanc. Ou plus précisément une langue schizophrénique. Deux réalités parallèles. L'une me détruit, l'autre me console et me répare. » (*ANBEF* 190)

Or, le problème ne date pas d'aujourd'hui, comme elle constate: « L'obsession identitaire n'est pas la mienne. Elle reflète les crises politiques et identitaires de la France face aux vagues migratoires, face à ses vieux nœuds coloniaux toujours pas défaits, face à ses démons religieux islamo-judéo-chrétiens jamais chassés. » (*ANBEF* 140) L'universalisme n'a trop souvent été qu'un autre nom pour le particularisme nationaliste, aujourd'hui trop souvent « déguisé » en républicanisme (Renaut 2009, 27). Comme elle écrit, la France a toujours eu du mal à accepter sa propre diversité: « L'hystérie identitaire en France n'est que le déni de sa propre identité composite, collectivement et individuellement. » (*ANBEF* 143) Face à l'ethnisation de la langue et de la littérature, la seule issue semble d'accepter l'assignation de la place de l'immigré: « Si nos romans ne s'appuient que sur le terreau géographique, politique, culturel de notre pays d'origine, alors malgré un discours universaliste, malgré la position cosmopolite, on demeure local, localisable, ethniquement étiquetable. » (*ANBEF* 152)

Apparaît ainsi une sorte de cercle vicieux: « Je suis devenue d'ici, corps et esprit. Mais mon récit initial colle à ma peau, comme une étiquette.

L'obsession identitaire me révolue. Un cercle vicieux est créé. Immigration, identité, exil deviennent les thèmes principaux de mes livres.» (ANBEF 150). Les raisons de la valorisation de sa littérature apparaissent ainsi être en contradiction avec les raisons pour lesquelles elle avait rêvé de devenir écrivaine française: « Cette singularité qui m'a introduite à la scène littéraire française, être d'origine indienne et écrire en français, est devenue au fil des années un fardeau, une sanction. » (ANBEF 154-155) L'entre-deux libérateur du début prend un tout autre visage, celui d'une tension inévitable entre volonté individuelle de fuir son appartenance première et nécessité de résister, depuis le français, aux mentalités coloniales. Si le constat est terrible, tout retour en arrière semble impossible, comme elle l'admet: « De ma langue natale, je suis arrivée à ma langue vitale. Vitale car il m'est désormais impossible de concevoir ma vie dans une autre langue que le français. On ne choisit pas la langue, c'est la langue qui nous choisit. Alors on est habité par la langue. C'est charnel. Ça se passe dans le corps. Comme l'air qui circule dans les poumons. » (ANBEF 14) Et de constater: « Une part majeure, sinon essentielle, de la réalité m'est ainsi accessible uniquement en français. Ma langue natale est étrangère à mes sensations, plaisir, volupté. » (ANBEF 106) S'étant donnée corps et âme au français, l'autrice se trouve ainsi dans une impasse, voire dans un piège: « Comme un amour qu'on a dans la peau et qui nous consume, la langue française me laisse hagarde, dévoyée. » (ANBEF 189) En encore: « Je suis arrivée au point de non-retour où mon pays natal m'est inaccessible, inhabitable, et mon pays d'adoption reste toujours inatteignable. Ma patrie n'est ni l'Inde ni la France mais la langue française – cette déclaration jubilante que j'ai faite il y a quelques années est devenue une vérité triste. » (ANBEF 191)

## 5. Conclusion

À partir de trois notions: exophonie, *lingua franca*, universalisme, j'ai essayé de résumer le dilemme qui s'exprime dans l'avant-dernier livre de Shumona Sinha. À rebours de sa consécration fulgurante comme écrivaine, *L'autre nom du bonheur était français* exprime l'écart douloureux qui s'est creusé entre son amour du français et les réalités de sa vie en France, ainsi que l'impasse que son cas symbolise en quelque sorte.

L'exophonie incarne d'abord le bonheur d'échapper aux déterminismes de la naissance et de renaître libre dans une nouvelle langue. Le français pourrait d'abord apparaître comme une *lingua franca*, accueillante et hospitalière, indépendamment de son origine. Or, le désir d'utiliser cette langue non seulement comme un outil, un véhicule de la communication mais de faire corps avec le français se retourne contre l'autrice. Car ce corps est un corps de femme vue comme une étrangère. Loin de l'idéal des débuts, le français s'avère incapable d'honorer la promesse d'universalité dont il avait été investi, notamment sous le nom de franco-phonie. Il semble incapable d'accueillir quelqu'un qui se conçoit comme « plusieurs: bengalie, indienne, française, européenne » (ANBEF 142). Le biais racial des discours actuels transforme la langue et la littérature en alliés de la discrimination et de la domination. Au lieu d'être un contre-discours, la littérature se voit malgré elle instrumentalisée par une logique identitaire mortifère.

Se décrivant comme une « monomaniaque obsessionnelle » (ANBEF 51), Sinha n'est pas une écrivaine plurilingue, pouvant profiter d'un entre-deux créateur, mais une « transfuge » monolingue qui se voit à présent prisonnière d'une langue qui apparaît comme solidaire de ce à quoi elle avait souhaité échapper à ses débuts. Peut-être que l'écriture plurilingue aurait pu être un moyen pour elle d'écrire des œuvres qui ne seraient ni normées par la mondialisation littéraire, ni assignées à une identité locale. Quoi qu'il en soit, la force avec laquelle Shumona Sinha persiste dans son projet de faire corps avec le français en exigeant du système littéraire et de la société toute entière d'être à la hauteur de la fameuse devise du républicanisme français, force le respect.

## Bibliographie

- Arndt, Susan/Naguschewski, Dirk/Stockhammer, Robert (dir.) (2007): *Exophonie. Anders-Sprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin: Kulturverlag Kadmos.
- Baggioni, Daniel (1997): *Langues et nations en Europe*, Paris: Payot et Rivages.
- Casanova, Pascale (2008): *La République mondiale des Lettres*, Paris: Seuil, deuxième édition revue et corrigée.

- Dakhliya, Jocelyne (2008) : *Lingua franca, histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles : Actes Sud.
- Dion, Robert/Lüsebrink, Hans-Jürgen/Riesz, Janos (dir.) (2002) : *Écrire en langue étrangère, Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Québec : Éditions Nota Bene.
- Fassin, Éric/Fassin, Didier (dir.) (2006) : *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris : La Découverte.
- Fournier, Lauren (2022) : *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism*, Cambridge : MIT Press.
- Gasquet, Axel/Suárez, Modesta (dir.) (2007) : *Écrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal.
- Ladmiral, Jean-René/Lipiansky, Edmond Marc (2015) : « Le corps entre deux langues », in : Ladmiral, Jean-René/Lipiansky, Edmond Marc : *La communication interculturelle*, Paris : Les Belles Lettres, 77-94.
- Le Bris, Michel/Rouaud, Jean (dir.) (2007) : *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- Maïssa, Ngadi L. (2019) : « La mondialité de la langue française dans les manifestes <francophones> », in : *Études littéraires africaines* 48, 193-206.
- Porra, Véronique (2011) : *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*, Hildesheim : Olms.
- Renaut, Alain (2009) : *Un humanisme de la diversité. Essai sur la décolonisation des identités*, Paris : Flammarion.
- Weissmann, Dirk (2019) : « Ex-o-phonie – sortir du monolinguisme, L'altérité linguistique chez Yoko Tawada, Emine Sevgi Özdamar et Herta Müller », in : Devésa, Jean-Michel/Grell, Isabelle (dir.) : *L'écriture du je dans la langue de l'exil*, Bruxelles : EME éditions, 45-61.
- Yildiz, Yasemin (2012) : *Beyond the Mother Tongue. The Postmonolingual Condition*, New York : Fordham University Press.
- Ngugi, Wa Thiong'o (2011) : *Décoloniser l'esprit*, traduit de l'anglais (Kenya) par Sylvain Prudhomme, Paris : La Fabrique.

